

AUTOUR D'UN PETIT LIVRE OUBLIÉ

A PROPOS DU  
CENTENAIRE DE FRANZ LISZT

En 1835, habitait à Genève, où il était né le 11 septembre 1799 (1), un homme que ses concitoyens appelaient familièrement « Le Major » ; il se nommait en réalité Adolphe Pictet, et fut un ami de Liszt. Il appartenait à l'artillerie fédérale. On savait qu'il avait fait à l'institut de Hofwyl de brillantes études, continuées à Paris et dans les universités d'Allemagne. Il venait d'écrire une série d'articles fort remarquables dans la *Bibliothèque Universelle*, important périodique fondé par son père et son oncle, destiné à vulgariser par des traductions et des analyses les ouvrages et les découvertes importantes des différents pays européens. Le Major, en effet, ne s'occupait pas seulement de balistique et des problèmes relatifs aux explosifs de guerre ; il vivait, selon son expression, « tout entouré d'un poudreux bagage de science ». L'archéologie, la philosophie, l'histoire des religions le passionnaient également. Déjà, en 1824, il avait publié un gros volume : « *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais.* » Il en préparait alors un autre qui devait lui valoir, deux ans plus tard, le prix Volney de l'Institut de France, et qu'il intitulerait : *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit.* D'une érudition considérable, mais nullement pédante, à la fois homme d'action et de pensée, capable de commander sa troupe ou d'inventer quelque formidable engin de mort, tout en rêvant à l'immortalité de l'âme, esprit complexe et pondéré, enjoué et grave, peut-être un peu nébuleux, il témoignait encore d'un goût prononcé pour les arts, en particulier pour

(1) D'après le *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois*, de A. de Montet (t. II), ainsi que la plupart des renseignements qui suivent sur la famille des Pictet. Voir également le *Journal de Genève* du 16 janvier 1876.

la musique. Quand il croyait avoir suffisamment fatigué son intelligence, il ne dédaignait pas, à ses moments perdus, de cultiver le petit jardin qui s'étendait derrière sa maison. Un de ses livres, celui-là même dont je voudrais parler ici, résume ainsi ses occupations ordinaires : « Sur quoi le Major... lut un chapitre du Mahâbharata, joua une fugue de Bach, planta un carré de choux et fit deux fusées à la Congrève. »

Sa famille, connue à Genève depuis deux siècles, comptait des hommes dont la réputation avait souvent franchi l'horizon, toujours restreint, de la patrie locale. Un de ses ancêtres, Bénédict Pictet, auteur d'un grand nombre de traités et d'opuscules pieux, professeur de théologie et recteur de l'Académie de Genève, avait refusé, en 1710, la chaire de l'illustre Spanheim que lui offrait l'université de Leyde, préférant à toute gloire le service de sa ville natale. Un autre Pictet, Jacques, fit partie du conseil des Deux-Cents en 1738. Colonel de l'armée sarde, il obtint de Charles-Emmanuel I<sup>er</sup> le titre héréditaire de comte, et gagna si bien la confiance du roi d'Angleterre que celui-ci le nomma son chargé d'affaires en Suisse. Il y eut encore, vers 1770, un autre Pictet, officier général, et un autre, Jean Louis, astronome et physicien, qui fut ami de Lalande et connut un peu Rousseau. L'oncle du Major, Marc-Auguste, élève de Saussure, se rangea parmi les premiers savants de son époque. Lorsque Genève devint française, en 1798, il fut, avec douze de ses concitoyens chargé de rédiger l'acte de réunion. Membre du Tribunal en 1802, il fut choisi par Napoléon comme l'un des cinq inspecteurs généraux de l'Université de France. Quant à Charles Pictet, père d'Adolphe, il mérita si bien de la Confédération qu'à sa mort, en 1824, la Diète générale décréta solennellement « qu'il s'était acquis par ses travaux et son dévouement les titres les plus sacrés à l'estime et à la reconnaissance publiques ».

Le Major devait donc à ses aïeux de soutenir les solides traditions de loyauté, de savoir, de courage, de patriotisme, qui avaient toujours été leur patrimoine. On pouvait prévoir qu'il n'y manquerait pas.

Quelle fut l'occasion de son amitié avec Liszt? Une première fois, en 1826-1827, au cours de sa vie « lointaine et vagabonde » (1), c'est-à-dire pendant une de ces grandes tour-

(1) *Franz Liszt's Briefe... herausgegeben von La Mara* (Leipzig, 1893), I, p. 31.

nées de concerts qui remplissent sa jeunesse, le virtuose était venu se faire entendre à Genève. Il y avait obtenu, comme partout ailleurs, un succès triomphal, et dès ce moment il conserva dans la ville quelques relations. On peut nommer un certain Pierre Wolff auquel il écrivit ensuite plusieurs lettres (1) sur un ton d'affectueuse camaraderie. Peut-être ses rapports avec Pictet datent-ils de ce voyage; cependant aucun document n'autorise à placer avant 1835 l'origine de leurs relations (2). Or, à cette époque, Liszt se trouvait au point de vue social, et même en considération de la morale ordinairement reçue, dans une situation particulière : il venait d'enlever à son mari, à son milieu (3), à la pudibonde aristocratie du faubourg Saint-Germain, une femme de six ans plus âgée que lui (4), la reine des salons, l'étoile la plus brillante du firmament parisien, Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, qui devait être bientôt Daniel Stern. Le scandale, bruyant comme il convenait pour des fugitifs aussi bien « en vue », les suivit à Genève. L'austère cité protestante témoigna d'abord quelque sévérité à ce couple illégitime, qui bravait les lois divines et humaines; mais le Major resta du petit nombre de ceux qui surent se montrer indulgents (5); et il est permis de supposer que sa liberté d'esprit favorisa dans une très large mesure la sympathie née d'un commerce artistique ou, pour mieux dire, de goûts similaires.

Cette aventure sentimentale, aujourd'hui presque oubliée, fit sur le moment autant de bruit que le drame de Venise. Comme ce dernier, elle appartient à l'histoire littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle. Sans parler en effet du bouleversement qu'elle apporta dans l'existence de Liszt, et de l'influence incontestable qu'elle exerça sur son œuvre et l'orientation de son génie musical (6), elle inspira au moins deux romans, la *Béatrix* de

(1) Cf. *F. Liszt's Briefe*, I, p., 6 et passim.

(2) D'après H. Kling, *Franz Liszt während seines Aufenthaltes in Genf, 1835-1836*. (*Neue Zeitschrift für Musik*, LXVII, n<sup>o</sup> 16 et suiv.)

(3) On a souvent ajouté « *A ses enfants* ». Mais je n'ai vu nulle part que la comtesse d'Agoult ait eu de son mariage d'autre enfant qu'un fils, Daniel, qui mourut avant la fuite à Genève.

(4) Elle était née à Francfort le 31 décembre 1805.

(5) « A Genève, attiré par toute science, par tout esprit d'élite, Liszt s'était créé un cercle d'amis consistant, en dépit de sa jeunesse, principalement en savants qui, tout en faisant une cour assidue à la comtesse, mettait du sérieux dans l'atmosphère intellectuelle et morale qui l'entourait. » (Janka Wohl, *Franz Liszt, souvenirs d'une compatriote*. Paris, Ollendorff, 1887.)

(6) Cf. J. Chantavoine, *Franz Liszt* (dans la collection des *Maîtres de la Musique*, Alcan, 1910), pp. 60 et suiv.

Balzac et la *Nélida* de Daniel Stern. — Pictet s'y vit mêlé dès le début; il fut l'ami des jours heureux. Confident discret, je ne sache pas qu'il ait laissé aucune note manuscrite, aucun souvenir inédit précisant les phases de cette lune de miel. Mais il en a retracé un épisode véridique et assez peu connu, dont le grand intérêt est de montrer groupés, pour quelques très courts instants, trois personnalités bien différentes par leur valeur, leur caractère, le passé et l'avenir de leur existence : le musicien, la comtesse et George Sand. Le livre du Major, intitulé *Une course à Chamounix*, fixe dans la biographie de chacun de ces personnages une date unique; écrit par un témoin de bonne foi, il a presque l'importance d'un document de première main. Son extrême rareté, au moins en édition originale (1), fait que le public l'ignore généralement; rien qu'au point de vue typographique, il demeure un véritable bijou propre à désespérer tous les éditeurs et imprimeurs modernes. On pourrait, sans difficultés, le prendre comme prétexte d'une étude approfondie sur Liszt et ses deux amies. Je voudrais seulement, pour faire comprendre le réel mérite de cette brochure et justifier la curiosité qui s'y attache, la replacer dans son cadre, c'est-à-dire rappeler d'abord, d'une façon très sommaire, les circonstances qui amenèrent en septembre 1836 la réunion des trois voyageurs que Pictet conduisit à la Mer de Glace.

## §

Le prologue de la comédie d'amour dont Liszt et madame d'Agoult jouèrent à Genève le premier acte avait été mené rapidement.

La comtesse était moitié allemande, moitié française, ayant pour mère la fille du riche banquier de Francfort, Bethmann, pour père un ancien page de Marie-Antoinette émigré au

(1) Elle est de 1838, et parut à Paris, chez Benjamin Duprat, sortant des presses de Jules Didot l'aîné. C'est un volume in-12 avec une vignette au titre, trois gravures sur bois de Tony Johannot et une planche représentant un dessin-charge de George Sand, tirées sur Chine. Barbier signale dans son *Dictionnaire des anonymes* l'ouvrage suivant : « *Une course à Chamounix, fantaisie pour servir de supplément aux Lettres d'un voyageur, par N'importe.* — Paris, Duprat, 1840. In-12. » C'est tout simplement l'édition de 1838, dont on a rajeuni le titre. Enfin M. J. Escarna, dans l'article de la *Revue Alpine*, dont je parle plus loin, signale qu'en 1872 Fischbacher, successeur de B. Duprat, envoya à l'éditeur Cherbuliez, de Genève, quelques exemplaires du tirage de 1838 qui parurent comme édition nouvelle de 1872, sous le nom de Cherbuliez. Il n'y a donc eu, en définitive qu'une seule édition de la *Course à Chamounix*. La Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de cet ouvrage sous la cote Y<sup>2</sup>. 760 26.

début de la Révolution, officier dans l'armée des princes et chevalier de Saint Louis (1). Venue très jeune en France, elle y avait reçu, notamment au Sacré-Cœur de la rue de Varennes, une éducation et une instruction excellentes, fortifiées ensuite par beaucoup de lectures. Elle parlait plusieurs langues. Blonde, merveilleusement jolie — encore qu'elle eût, dit-on, les dents vilaines, — dès son entrée dans le monde elle s'y était vue choyée et courtisée.

Le 16 mai 1827 elle avait épousé un représentant de l'ancien régime, le colonel comte Charles d'Agoult ; mariage de pure convenance, qui lui assurait définitivement, dans la meilleure société parisienne et même à la cour, une situation prédominante. Mais elle n'avait pu se méprendre aux sentiments qui lui faisaient accepter cette union, car le comte, homme de bonnes manières, de tous points correct et distingué, avait juste le double de son âge et, par-dessus le marché, n'était point beau. Il montra, par contre, beaucoup d'esprit, celui surtout de deviner que sa femme ne l'aimait pas, ne l'aimerait jamais, qu'elle se déplaissait en son tête à tête. Il la laissa libre de vivre selon sa guise, n'exigeant d'elle que la considération nécessaire à l'honneur de son nom et de sa maison. L'habitude de la flatterie, le contact d'un milieu léger et frivole, en développant chez elle une froide vanité, la mirent en garde contre la tentation d'intrigues trop faciles et trop éphémères (2). Son jugement solide et très affiné la préservait d'une crédulité dangereuse ; sa nature franche eût abhorré l'hypocrisie perpétuelle de la simple coquetterie — nous dirions à présent du « flirt ». Elle demeura donc, malgré son indépendance autorisée, parfaitement honnête et la malignité publique s'étonna longtemps de n'avoir aucune prise sur elle. Cependant, bientôt lassée des fêtes, des adulations, de sa luxueuse oisiveté, beaucoup trop intelligente pour se contenter des distractions qui

(1) Sur la famille de Flavigny voir : *Généalogie de la maison des Flavigny (Vermandois et Normandie)*. Paris, impr. de Vallée, 1868. In-8. — *Le comte de Flavigny, notice nécrologique* [signée C. F.] Tours, impr. de Bouserez, 1873. In-8. — Plus particulièrement, sur la biographie de M<sup>me</sup> d'Agoult, consulter L. de Rouchaud, préface aux *Esquisses morales* de Daniel Stern ; *Franz Liszt, von Dr. Julien Kapp, Berlin, 1909*, et surtout *Mes Souvenirs, par Daniel Stern, Paris, Lévy, 1877*.

(2) « Réservée avec excès, lente en mes épanchements, aisément froissée par des familiarités hors de propos, craignant trop qu'on se méprenne... trop fière pour les avances et les insistances, etc... » Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 350.

encombraient sa vie mondaine (1), frappée même jusqu'à l'épouvante du vide d'une jeunesse sans foi, sans passion, sans imprévu, elle s'ennuyait douloureusement.

Elle nourrissait son rêve intérieur ; elle avait son idéal d'amour. Elle le voulait héroïque et absolu, capable de remplir à la fois tout l'esprit et tout le cœur (2). Pénétrée de littérature romantique, dont sa perspicacité critique n'était point encore parvenue à démêler tous les excès, elle enviait, dans sa solitude sentimentale, les « torturantes délices » et les « fulgurantes extases » qu'ont chantées les poètes.

Et déjà, moins nettement qu'à l'époque où elle écrira *Nélida* et ses remarquables *Esquisses morales*, mais pourtant avec une précision suffisante, elle entrevoyait avant tout l'amour comme la voie de salut par où la femme, secouant la dépendance imposée à son sexe par les mœurs, les institutions sociales, l'ignorance, les préjugés dont on entoure son éducation (3), peut élever sa condition et poursuivre son progrès. C'était le premier éveil des idées féministes qu'elle défendra plus tard avec tant de conviction. Dès ce moment, elle avait l'intuition du principe, et se persuadait que l'amour, poussé jusqu'au sacrifice, peut seul faire de la femme l'égal de l'homme, « sa moitié non plus seulement par manière de dire, mais véritablement et selon l'esprit ». — Alors, pensait-elle, ce sentiment qui n'a encore été que volupté plus ou moins raffinée ou passion plus ou moins chimérique *deviendra, dans sa constance et dans sa plénitude, l'harmonie suprême de la vie humaine* (4).

En 1834 elle n'en était encore qu'aux enthousiasmes vagues et aux aspirations sans objet. Mais le trouble de son âme, brûlée d'ardeurs contenues (5), s'éclaira brusquement le jour

(1) Madame d'Agoult a souvent jugé avec grande sévérité le monde où elle a vécu les premières années de son mariage. Cf. *Mes Souvenirs* p. 355, et *Esquisses Morales* p. 47. « La femme moderne est appelée à vivre dans un milieu faux, etc... »

(2) Elle écrira plus tard, faisant allusion à sa liaison avec Liszt : « Les hommes de nos jours ont l'âme si petite que, s'ils viennent à inspirer l'un de ces amours *héroïques* dont le cœur féminin n'a pas perdu le secret, et qui les sollicitent en quelque sorte à la grandeur, on les voit embarrassés, importunés. Ils prennent à tâche de l'amoinrir, de le déprimer, de le tailler à leur mesure. » *Esquisses morales*, 2<sup>e</sup> édit. 1856, p. 50).

(3) Cf. *ibid.*, pp. 54 et suiv.

(4) *Ibid.*, pp. 116-117.

(5) Elle dira d'elle-même, dans ses *Souvenirs* (p. 349) : « Ma passion, quelle qu'elle soit, creuse en dedans ; elle ne luit que par éclairs rapides et pâles ; elle se tait dans la crainte de se trop livrer. »

qu'on lui présenta Liszt (1). N'était-il pas alors, par l'éclat de son génie naissant autant que par ses qualités physiques, *der Unwiderstehlich*, l'irrésistible? Elle comprit aussitôt qu'une mission rédemptrice s'offrait à elle, sous l'apparence d'une grande passion. Elle résolut d'être, auprès du virtuose, l'inspiratrice de ses œuvres futures, le soutien de son effort artistique, la gardienne de son talent, sa Muse. Quelques années plus tard, dans *Nélida* (2), puis dans ses *Esquisses morales*, elle revendiquera hautement ce rôle de Béatrix, et la comparaison deviendra, sous la plume de Balzac, une piquante satire de ses prétentions. Liszt, de son côté, parut d'abord indifférent aux sentiments de la belle comtesse; mais une telle conquête avait de quoi satisfaire son amour-propre; il n'était pas, il ne fut jamais dans son caractère d'opposer longtemps la froideur aux cajoleries féminines. Ni le souvenir ému qu'il gardait à Caroline de Saint-Cricq, ni sa liaison plus récente avec M<sup>me</sup> de Laprunarède, n'avaient apaisé en lui l'impérieux besoin d'aimer. Le même vent de folie emporta bientôt son cœur avec celui de M<sup>me</sup> d'Agoult.

Tout en payant son affection de retour, il n'avait cependant aucune idée de porter le trouble dans le ménage de la comtesse. Bien au contraire, à peine remis d'une crise aiguë de découragement, vainqueur de ses incertitudes, de ses langueurs juvéniles, et du mysticisme qui faillit un moment lui faire abandonner la carrière musicale, instruit surtout, grâce à Lamennais, du but véritable de sa vocation, il abordait alors une période nouvelle de sa vie et s'appropriait à inaugurer avec calme son sacerdoce artistique. Peu avant sa rencontre avec M<sup>me</sup> d'Agoult, n'écrivait-il pas à un ami : « La vie terrestre n'est qu'une maladie de l'âme, une excitation que les passions entretiennent. L'état naturel de l'âme, c'est la quiétude (3). »

Malheureusement, la comtesse ne l'entendait pas ainsi. On a mis sur le compte de sa vanité, du désir de *paraître*, le projet qu'elle forma de tout abandonner pour suivre librement

(1) Les biographes de Liszt sont généralement d'accord pour fixer en 1834, et probablement au début de l'année, la date approximative de leur première entrevue.

(2) Cf. *Nélida* (Paris, Michel Lévy, 1866), p. 62 : « ... Elle se voyait l'arbitre d'une destinée, ayant charge d'âme, revêtue soudain de ce caractère de Béatrix qui a été le rêve de toutes les femmes capables de concevoir l'idéal; et, disons-le, elle sentait naître au plus profond de son âme un immense orgueil. »

(3) *Liszt's Biefe* (édit. La Mara), I, p. 7 (mai 1832).

sa passion. Je crois qu'il faut lui rendre meilleure et plus complète justice : elle était de celles qui préfèrent le blâme du monde à leur propre mépris, et le scandale d'une révolte déclarée aux compromis d'un banal mensonge. Décidée à fuir, à s'évader du lien conjugal, elle l'annonça ouvertement à ses intimes. En vain Lamennais et Liszt lui-même la supplièrent-ils de renoncer à ce coup de tête. Elle partit au jour fixé, un matin de mai 1835, sans se cacher, bien mieux, escortée de sa mère, comme par une suprême bravade à l'opinion. Ce n'était en rien la fugue clandestine, sournoise, de l'épouse adultère : son départ, ainsi accompli avec crânerie, restait le geste logique de celle que toute jeune, à Francfort, dans la maison de son grand-père, on appelait autrefois « *die Ungebändigt* », l'indomptée.

L'un des critiques qui ont le mieux parlé de Liszt, M. Jean Chantavoine (1), observe finement qu'en 1834, sous les jolis traits de M<sup>me</sup> d'Agoult, se dissimulait déjà Daniel Stern et que peut-être, pour avoir le talent de George Sand, crut-elle nécessaire de se procurer aussi son Musset (2). L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable qu'elle venait précisément de lier connaissance avec l'auteur d'*Indiana*. Liszt les avait réunies plusieurs fois à dîner, à Paris, en même temps que Ballanche, Michel de Bourges, Lamennais, et d'autres amis communs, dans le petit appartement qu'il habitait avec sa mère, 61, rue de Provence (3).

Comment l'intimité put-elle naître entre ces deux femmes que ne rapprochaient ni leur condition sociale, ni leur intelligence, ni leur sensibilité, ni, à cette date au moins, leurs goûts et leurs occupations littéraires ? M. Rocheblave (4) a examiné et, je crois, résolu le problème psychologique de cette « amitié romanesque » en montrant qu'elle reposait sur un malentendu. Il suffit d'en retenir la preuve certaine d'une influence exercée sur la comtesse par George Sand. En dépit d'une antipathie de race qui ne s'effaça jamais complètement, malgré de

(1) Dans l'ouvrage déjà cité plus haut.

(2) Janka Wohl rapporte ce mot de Liszt : « La gloire de G. Sand a coûté bien des larmes à M<sup>me</sup> d'Agoult, et jamais Daniel Stern n'eût existé si G. Sand n'avait pas été — et c'eût été dommage. »

(3) Leroy : *G. Sand et ses amis* (Paris, 1903), pp. 370 et suiv. Voir aussi *Liszt's Briefe*, I, 11, une lettre à Lamennais du 14 janvier 1835.

(4) Rocheblave : *Une amitié romanesque*, dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1894.

multiples divergences dans leur caractère et dans leurs opinions, elles étaient faites, au moins à ce moment précis de leur vie, pour se comprendre, sollicitées qu'elles se trouvaient également par un grand besoin d'indépendance et d'émancipation sociale. La première fois que M<sup>me</sup> d'Agoult aperçut George, celle-ci portait son costume ordinaire : redingote de velours noir, bottes, cravate nouée en corde, chapeau mou de forme masculine : quoi de plus séduisant pour une féministe en puissance ? « Est-ce un homme, une femme, se demanda-t-elle ; un ange ou un démon ? Vient-elle comme Lélia du ciel ou de l'enfer (1) ? »

Il est loin d'être établi que Sand ait eu, dans la fuite de la comtesse, une part directe ou seulement indirecte, mais cette fuite même ne pouvait que les rapprocher davantage : M<sup>me</sup> d'Agoult brisant ainsi les entraves du mariage ne réalisait-elle pas le thème d'un de ces romans où l'écrivain avait si souvent plaidé les droits de l'amour libre ? « L'une s'embarquait pour les lointains rivages d'où revenait l'autre, et chacune était bien résolue à poursuivre son pèlerinage à sa guise, selon la foi du moment, avec ou sans amour. Elles sentirent leur cœur se serrer et se dilater à la fois dans une sympathie et une appréhension communes, et cette minute fut peut être la seule où elles s'aimèrent réellement avec leur cœur (2). »

M<sup>me</sup> d'Agoult se réfugia d'abord à Bâle, où sa mère la quitta. Puis elle se rendit à Genève, où Liszt était allé l'attendre. De 1835 à 1836, entre la Suisse et Paris ou Nohant, la liaison se confirma par un échange de lettres tout à fait curieuses, remplies de sentiments complexes, mêlées d'aveux et de réticences, d'épanchements affectueux et de pointes à peine émoussées. George Sand plaidait alors en séparation de corps : elle confiait à ses amis les alternatives d'espoir et d'angoisse, de dégoûts et de surprises, où la jetaient les combinaisons louches de la procédure maritale : on lui répondait en l'invitant à venir partager un charmant exil. Quand, le 29 juillet 1836, une transaction eut enfin terminé le litige, en lui assurant la garde de ses enfants et la maison où était morte sa grand'mère, ce voyage lui apparut comme une diversion nécessaire. « C'était, dit-elle, une très bonne promenade pour

(1) Daniel Stern, *Mes Souvenirs*. Fragment inédit cité par M. Rocheblave.

(2) Rocheblave, art. cité.

mes enfants et un moyen de les soustraire à l'étonnement de leur nouvelle position... (1). » Sitôt que les vacances lui eurent ramené Solange et Maurice, elle partit avec eux pour Genève.

## §

Liszt et M<sup>me</sup> d'Agoult villégiaturaient alors à Chamonix. Sitôt arrivée, au commencement de septembre, George Sand se hâta de les y rejoindre, suivie, à quelques jours d'intervalle, par le major Pictet, qui n'avait pu sur le moment se procurer un passeport. La « caravane » comprenait en outre les deux enfants de George, leur vieille bonne Ursule, — une berrichonne dont la naïveté admirative et prudente provoquait à chaque instant des quiproquos plaisants — enfin un élève de Liszt, *Puzzi*, autrement dit Hermann Cohen, qui se fit d'abord connaître comme pianiste, prit ensuite le froc du Carmel, et mourut en janvier 1871, à Berlin, où il avait accompagné les prisonniers français.

On visita le Grand Glacier, le Montanvers, puis on franchit le col de la Tête-Noire, pour atteindre Fribourg, où l'on se sépara.

Le Major « regagna ses pénates ». Liszt et la comtesse s'installèrent au bord du Léman, dans un hôtel où George occupa la mansarde qui lui était réservée depuis l'année précédente. Elle y demeura jusqu'au début d'octobre, et revint à Paris en passant par Nohant. Son voyage avait duré six semaines environ, et l'excursion proprement dite, « la Course à Chamounix », une dizaine de jours.

La brochure du Major fournit sur ce voyage quelques détails pittoresques. Ce fut, comme dit M. Jean Chantavoine, une belle promenade littéraire, et une joyeuse randonnée d'écoliers en vacances. Amour, insouciance, liberté, jeunesse, tout s'accordait pour égayer les esprits. Pictet décrit avec complaisance l'effarement des populations devant cette *troupe errante de bohémiens*, qui multipliaient les drôleries et les espiègleries. Ils s'ingéniaient à inquiéter les aubergistes en inscrivant sur les livres de contrôle des états civils extraordinaires : Liszt, M<sup>me</sup> d'Agoult et Puzzi s'appelaient *les Fellows*, George, avec ses enfants, composait la famille *Piffoëls*, « venant de Dieu,

(1) G. Sand, *Histoire de ma vie* (Lévy, 1899), t. IV.

*allant au ciel, domiciliés dans la Nature* ». A table d'hôte, ils ne causaient à personne et paraissaient s'isoler pour mieux duper leur monde ; ils s'amusaient à entreprendre les paisibles bourgeois et à leur débiter, sur le ton le plus sérieux les pires folies. Les Anglais surtout avaient le privilège de déplaire à George Sand ; l'un d'eux s'en aperçut, qui reçut un jour sur la tête un pot d'eau renversé comme par mégarde (1). Leurs allures vagabondes, leurs farces un peu bruyantes parfois, mirent en révolution l'hôtel de l'*Union*, et en chassèrent la clientèle accoutumée : après leur départ, on crut bon de faire exorciser les chambres où ils avaient couché (2).

George Sand portait la blouse longue du rapin et se montrait volontiers avec un cigare aux lèvres. Ses épais cheveux noirs, séparés par une simple raie, lui retombaient sur les épaules. Sous sa blouse entr'ouverte elle avait *un gilet rouge garni de boutons d'or en filigrane, au cou une cravate noire*. Liszt coiffait un béret à la Raphaël ; la fluette Arabella M<sup>me</sup> d'Agoult laissait flotter derrière elle une écharpe verte.

Le Major trace d'une plume alerte et colorée le portrait des deux femmes ; ce parallèle, fort exact, mérite d'être cité :

Des deux parts, il y avait union de force et de grâce, mais ici la grâce prédominait sur la force, tandis que là elle semblait jetée comme un voile léger sur un principe de puissance qu'elle modérait à peine. Des deux parts, intelligence et poésie ; mais ici plus de réflexion et d'esprit, là plus de spontanéité et de génie. Le calme fier de ces deux physionomies semblait chez l'une le fruit de la lutte intérieure et de la victoire de l'âme ; chez l'autre, un don de la nature et la simple expression d'une force innée qui a la conscience d'elle-même. Le contraste éclatait jusque dans les détails du costume, disposé d'une part avec le goût le plus exercé, et de l'autre avec toute l'indépendance d'une imagination capricieuse. L'art se montrait dans l'arrangement de ces boucles de blonds cheveux qui descendaient en touffes élégantes et dorées, tandis que les masses lisses et compactes de cette noire chevelure témoignaient d'un superbe dédain pour les ressources de la coquetterie féminine. Enfin ce qui complétait l'opposition, c'est qu'Arabella, la première de ces deux femmes, gracieusement inclinée sur le sofa, tenait à la main un flacon d'eau de senteur ; tandis que George, dans une pose plus hardie, fumait tranquillement une longue pipe turque (3).

(1) Cf. Pictet. *op. cit.*, p. 57.

(2) *Ibid.*, pp. 151-152.

(3) Pictet, *op. cit.*, pp. 30-31.

Tout ce côté anecdotique et descriptif donne déjà un vif attrait au récit du Major. On peut le compléter par la x<sup>e</sup> des *Lettres d'un voyageur*, à Herbert (Charles Didier), et reconstituer ainsi la plupart des incidents qui marquèrent ce voyage. Ce travail a été fait (1), et je n'y reviens pas, d'autant qu'à mon sens aucun de ces détails n'intéresse immédiatement la critique littéraire. L'important, comme j'ai essayé de le montrer, c'est surtout le fait du voyage, en raison des circonstances particulières qui réunissaient Liszt, George Sand et M<sup>me</sup> d'Agoult. *Une Course à Chamounix* nous présente des personnages bien vivants, agissant, se démenant d'une manière souvent comique : mais sur ce point leurs gestes, leurs actions en elles-mêmes nous touchent assez peu. Au surplus, le biographe est-il d'abord légèrement déçu en parcourant cette relation : il n'y est faite aucune allusion à l'amour de Franz et d'Arabella ; on ne soupçonne rien des événements racontés plus haut. L'identité vraie de la comtesse se cache sous un pseudonyme : elle passe pour la sœur de l'artiste, qui n'est lui-même désigné, comme George Sand, que par son prénom. Il faut posséder la clef de l'aventure pour deviner que le livre de Pictet a une origine authentique et ne développe pas une pure fiction.

D'intrigue, à proprement parler, il n'y en a pas. Si l'on écarte les rares indications chronologiques et topographiques qui précisent les étapes de la route, il ne reste à peu près rien d'un plan composé et ordonné. A moins de reproduire des pages entières de cette brochure, il est donc impossible d'en donner ici une analyse fidèle. Le Major expose, à bâtons rompus, ses réflexions, ses impressions, ses rêves, ceux de ses compagnons ; il commente et discute, à grand renfort de tirades déclamatoires, les sujets les plus hétéroclites ; mais l'ensemble apparaît noyé sous un flot d'allégories et de symboles dont l'abus devient bientôt monotone. On se fatigue vite à dégager la pensée de l'auteur des obscurités qui l'enveloppent. Il rapporte force conversations dont rien ne permet de contrôler l'authenticité : tout au plus faut-il en retenir l'esprit général. Elles abondent en ingénieuses digressions de

(1) Voir un article de M. J. BRÉGEAULT, *Excursions romantiques à la mer de glace*, dans l'Annuaire du Club alpin français, XXIII, 1896, pp. 540 et suiv., et WLADIMIR KARÉNINE, *George Sand, sa vie, etc.* (Paris, 1899), tome II, chap. XII.

philosophie et de morale : mais le lien qui enchaîne les idées demeure presque insaisissable. C'est à se demander par moments si l'étude du sanscrit n'avait pas obnubilé l'intellect du bon Major, tant il semble patauger dans la divagation métaphysique.

Toutefois, cette incohérence même n'est pas sans intention. A bien examiner les défauts du livre, on parvient à leur découvrir une signification et une valeur : ils renseignent sur le caractère des personnages, et surtout trahissent le jugement que Pictet a porté sur chacun d'entre eux. Quel souvenir a-t-il conservé de George Sand, de Liszt, de M<sup>me</sup> d'Agoult ; comment les a-t-il observés et compris ; les silhouettes qu'il en a dessinées sont-elles, au point de vue psychologique, simplement conventionnelles ou conformes à la réalité ? Autant de questions soulevées par *Une Course à Chamounix*. L'œuvre porte en sous-titre « conte fantastique ». Mais ici les mots sont trompeurs ; car, en fait, le conte se modèle sur l'histoire, et sa fantaisie voulue dissimule une bonne part de vérité.

Voyez, par exemple, le début du récit :

Nous partons pour Chamounix, Major ; venez avec nous. Notre ami George sera de la partie ; nous l'attendons d'un jour à l'autre.

— Qui est George, s'il vous plaît ? demanda le Major.

Là-dessus, Franz et Arabella de formuler quelques réponses vagues, propres à piquer au vif la curiosité de Pictet. Il se donne en effet, dans son livre, pour ignorant des œuvres et de la personnalité de George Sand. Absorbé par ses études d'archéologue et de linguiste, il n'a jamais entendu parler de cet écrivain. Il va donc aux renseignements, et voici le résultat de son enquête :

Comme le Major, tout préoccupé, courait dans la rue, il donna tête baissée contre un de ses amis qu'il faillit renverser. — Hé, doucement ! à qui en avez-vous donc, Major ? — Connaissez-vous un nommé George ? — Parbleu ! il n'est question que de lui dans toute la ville ; George est un célèbre romancier que l'on attend d'un jour à l'autre avec M. de Balzac. — Je n'en crois rien, dit un jeune homme qui passait ; j'ai vu de mes yeux ce George dont on parle tant. C'est une manière de paysan avec une blouse crottée, un feutre usé, de gros souliers à clous, et une boîte de fer blanc derrière le dos. On assure qu'il voyage en Suisse pour le compte des herboristes de Paris. — Que nous contez-vous là ? reprit le premier interlocuteur. Je l'ai

vu aussi, moi, dans une loge aux Italiens. Il portait une redingote de velours noir, une cravate bleu de ciel, et maniait fort agréablement une jolie badine.

— Mais quel est son pays ? demanda le Major. — On le croit Italien, dit l'un. — Non, Français, dit l'autre. — A moins qu'il ne soit Hollandais, reprit le premier ; car il ajoute quelquefois au nom de George celui de Piffoels.

Etourdi de ses contradictions, le Major s'enfuit en se bouchant les oreilles.

Il arriva dans un salon, et, s'adressant à un homme d'un extérieur grave, qu'il conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre : — Mon cher ami, lui dit-il... dites-moi donc, je vous prie, ce que vous savez d'un nommé George sur lequel il court les bruits les plus contradictoires.

— La question que vous faites là est intéressante, répondit l'interrogé en prenant un air diplomatique. Ce George est, dit-on, un émissaire du grand comité révolutionnaire européen ; c'est un homme fort dangereux, habile à prendre toutes sortes de masques. On assure même qu'il se déguise quelquefois en femme pour mieux ourdir les trames perfides dont les fils lui sont confiés.

— Mais, dit le Major, n'a-t-il pas fait des romans ?

— Des romans si l'on veut, reprit l'autre d'un air fin. Mais en y regardant de près on voit bientôt que ces prétendus romans ne sont que de dangereux brûlots lancés contre l'édifice social. On veut ébranler l'ordre politique en sapant l'ordre moral. Tout cela fait partie d'un vaste complot dont ce George est un des instruments les plus actifs et les plus puissants. Aussi notre police a-t-elle été dûment avertie de sa prochaine arrivée, et nous aurons l'œil sur lui.

— J'ai entendu que ce vieux radoteur vous parlait de George, dit un jeune élégant en s'avançant un lorgnon à la main... Que vous a-t-il raconté d'elle ?

— *D'elle !* s'écria le Major, — d'elle ?... mais George...

— Est une femme, dit en riant le dandy. D'où diable sortez-vous, mon cher, pour être d'une ignorance aussi crasse ? Une femme charmante, ma foi, qui écrit des romans délicieux ; la peinture la plus naïve du cœur humain, tout ce qu'il y a de plus pastoral...

— Allons, dit le Major, il est décidé que la tête m'en tournera...

Il saisit son chapeau et courut au premier cabinet littéraire.

— Les romans de George, demanda-t-il impétueusement à une bonne vieille dame en lunettes, assise au comptoir.

— George ! répéta la bonne femme... George ! Sachez, Monsieur, que je ne tiens pas de ces livres-là (1) !

(1) Pictet, *op. cit.*, pp. 4-7.

Cette page a bien l'air de ne servir qu'à donner carrière à la verve spirituelle de l'auteur. Elle n'en contient pas moins un résumé très complet des banalités qui couraient alors sur le compte de Sand. De cette accumulation d'erreurs, de contradictions, d'ignorances, de calomnies débitées au Major, il n'en est aucune, en effet, qui ne corresponde à une particularité biographique établie.

On sait quelle fut l'originalité de la romancière (1). Ses habitudes, son costume, ses aventures, la hardiesse de ses idées, son mépris même de l'opinion, tout avait contribué à créer autour d'elle une légende. Entre tant de personnages divers qu'elle s'appliquait à revêtir, comment les indifférents, la foule, ceux qui propagent les médisances et fondent les réputations, auraient-ils pu s'y reconnaître ? Le problème de sa nature énigmatique échappait à l'analyse : pareille à la *Fernande* d'un de ses romans, ne se montrait-elle pas en même temps poète et femme révoltée, épouse infidèle et mère attentive, amoureuse passionnée et maîtresse inconstante ? Comment concilier à première vue l'élégant promeneur des boulevards avec l'être sauvage, hirsute, qui vint s'installer, un beau matin, dans une maison délabrée et déserte, au bord de la Loire, ne fréquentant personne, ne sortant pas, se faisant apporter de la nourriture par un guichet, intriguant si bien la population par ses allures mystérieuses que la gendarmerie s'en mêla et faillit l'incarcérer. C'est même à cette occasion qu'on la soupçonna d'être un carbonaro : elle eut quelque peine à se disculper (2). La liste de ses amants était assez longue, après Sandeau, Musset, Pagello, Michel (de Bourges), pour qu'on lui prêtât encore M. de Balzac. A la veille du procès de Bourges, l'aristocratie et la haute bourgeoisie locales se liguèrent pour la présenter aux magistrats comme une créature sans vergogne : on alla jusqu'à l'accuser de fréquenter les bals de barrière, et d'en revenir ivre avec Pierre Leroux. Quant à être un écrivain immoral, ceux-là en doutaient le moins qui affirmaient avoir lu ses ouvrages. Tous les pontifes de la critique, Nisard en tête, lui reprochaient de vouloir réhabiliter « l'égoïsme des sens », de faire la « métaphysique de la matière », d'instituer l'Amant

(1) Voir à ce propos les lettres de jeunesse à M<sup>lle</sup> de Wismes, que vient de publier la *Revue de Paris*.

(2) Cf. *Lettres d'un voyageur* (Paris, Bonnaire, 1837), t. II, pp. 82 et suiv.

« roi de ses livres », de prêcher la haine du mariage, la sublimité des unions libres, et au besoin la suppression des maris encombrants. Bien longtemps après le voyage de Chamonix, ces propos et autres jugements analogues circulaient toujours dans le public, en France et même dans les pays d'Europe où son nom était parvenu (1). Ils la poursuivirent au delà de la mort. Je ne jurerais pas qu'aujourd'hui encore il n'en subsiste des traces. Comment s'étonner qu'en 1836 ils aient trouvé à Genève leur écho ?

En les notant, Pictet a donc fait œuvre d'historien plutôt que de conteur. Sans doute, n'était-il pas crédule au point de prêter confiance à de tels racontars. Si même, avant d'avoir jamais vu George Sand, il lui restait une hésitation, elle dut, à coup sûr, se dissiper dès la première rencontre. Nous le savons trop intelligent pour supposer sincère l'aveu de la naïveté qu'il s'attribue d'un bout à l'autre de son livre. Mais en feignant de continuer à être dupe du personnage de George, il a voulu exprimer l'impression de surprise réelle, mêlée de trouble, d'incertitude, que laissait ordinairement la romancière à ceux qui l'approchaient : et par là *Une course à Chamonix* prend à nos yeux une portée psychologique qui en constitue le principal mérite et doit retenir l'attention.

Le récit étant de la sorte amorcé, la mystification se développe avec une allure de plus en plus équivoque. George y joue le rôle principal, et se révèle tour à tour au Major ébahi sous mille formes contradictoires. Tantôt il la voit femme, et tantôt se persuade qu'elle est un homme. Tantôt elle a les traits menaçants de Méduse, et l'instant d'après devient une enchanteresse qui charme les mondes. Une incessante illusion dérobe la nature véritable de cet être-protée, qui multiplie ses avatars et dont le moindre geste, la plus insignifiante parole renouvelle l'angoisse de son interlocuteur. A peine croit-il la tenir qu'elle lui échappe : sitôt qu'il l'aborde, discute avec elle, ou même la regarde, ses sensations normales se transforment en hallucinations fantasmagoriques, sa perception nette des objets extérieurs s'obscurcit, sa conscience de la vie positive fait place à l'incohérence d'un cauchemar, comme si quelque fluide émané d'elle l'enveloppait soudain de sortilèges.

— Pour traduire alors sa confusion intellectuelle, Pictet a re-

(1) WLADIMIR KAKÉNINE, *op. cit.*, tome I, chap. 1<sup>er</sup>.

cours aux plus étranges comparaisons et promène son lecteur à travers des visions de rêve, compliquées d'allégories, de changements à vue, comme un décor de féerie.

L'une des scènes caractéristiques est celle où les personnages principaux du volume apparaissent sous la forme des trois éléments mystiques de la tradition sanscrite ; George Sand sous l'aspect de Kamaroupî, *celle qui change à son gré*, Liszt sous celui de Madhousvârâ, *le mélodique*, Pictet lui-même sous celui de Mânas, *la pensée*. Ces trois incarnations se meuvent dans un cadre merveilleux que contemple le Major dédoublé :

La Terre était devenue imperceptible, et notre soleil... réduit au simple rang d'étoile, brillait solitairement à une immense profondeur. De toutes parts, sur le sombre azur de la sphère infinie, resplendissaient les mondes comme d'admirables joyaux. Disposés en cercles, en globes, en séries ondulées, en formes semblables à celles de la vie organique, les soleils se groupaient en anneaux de diamants, en diadèmes de saphirs, en rivières de rubis et d'émeraudes, en fleurs étincelantes, en madrépores éblouissants. Et chaque monde lumineux semblait vivre de sa vie propre et respirer par scintillations cadencées. Et chaque monde aussi faisait entendre une harmonie, comme la voix intime de son être. Et toutes ces lumineuses harmonies se réunissaient dans l'expression toujours cherchée et jamais atteinte d'une idée mystérieuse, ineffable, et planant sur tous les univers comme l'énigme de l'éternité.

L'attention du Major... fut bientôt détournée par la vue de ses deux compagnons. Revêtus de formes éthérées, ils erraient dans l'espace et paraissaient occupés de deux manières très différentes. Franz, l'air grave, le front profondément méditatif et le regard inspiré, allait de monde en monde... La main armée d'un diapason (sic), il frappait de temps à autre sur les astres dont les sons ne lui semblaient pas parfaitement justes, et il les ramenait ainsi à l'accord fondamental...

Quant à George, la figure animée, les yeux brillants de plaisir, les cheveux épars retombant en boucles noires comme la nuit, elle errait capricieusement dans les célestes espaces, s'emparant tour à tour des mondes les plus brillants, des constellations les plus belles, pour s'en amuser quelques instants et les rejeter ensuite avec dédain. Elle avait placé sur sa tête la *Couronne boréale* ; le *Baudrier d'Orion* entourait sa taille, et *Sirius* brillait à son doigt comme un solitaire.

Dans ce moment elle venait de saisir le *Serpent* et s'efforçait de

l'attacher solidement à la flèche du *Sagittaire*, pour s'en faire une espèce de fouet<sup>(1)</sup>.

Une controverse s'engage entre les trois puissances cosmiques, chacune revendiquant pour elle-même le rôle prépondérant dans l'organisation de l'univers. Tandis que Madhousvârâ écoute la sublime harmonie, et que Mânas s'absorbe dans la lecture des caractères célestes pour y découvrir le mot de la grande énigme, Kamaroupî décroche une nébuleuse et en fait une toupie discordante. A la fin, son fouet atteint en plein front le studieux Mânas... et le Major se réveille tout à coup au beau milieu de la chambre n° 13, à l'hôtel de Chamonix, et sous la table où il avait bu ce soir-là un peu trop de punch avec ses compagnons de voyage (2).

Une autre fois, Franz, le Major, Arabella et George se trouvent réunis après dîner; le Major, intrigué d'avoir entendu, ou cru entendre, la veille, George dialoguant avec les étoiles, *ses sœurs*, lui demande comment elle s'y prend pour manifester un tel pouvoir sur le monde phénoménal. C'est, répond-elle, que je possède *la bosse merveilleuse*.

Le Major la vit porter les mains à sa tête, ouvrir lentement comme un petit couvercle à charnière et en faire sortir une pierre cent fois plus brillante que le plus beau diamant.

Voilà, Messieurs, ce talisman, ajouta-t-elle : toute ma puissance en dépend.

Le major examine le joyau.

Il considéra la pierre de plus près et fut bientôt absorbé par le singulier spectacle qu'elle lui présenta. Au moment en effet où son œil plongea dans l'intérieur limpide du brillant minéral, il vit s'étendre indéfiniment en tous sens comme un éther lumineux tout rempli d'ondulations de couleurs variées qui se mouvaient et se croisaient dans tous les sens. On eût dit mille arcs-en-ciel entrelacés et s'agitant comme des serpents de feu. Bientôt se montrèrent, dans une continuelle et rapide succession, une foule de formes diverses. C'étaient des figures humaines exprimant toutes les passions : des groupes, des situations, des scènes entières tirés de la vie terrestre ; puis des tableaux de la nature, d'une richesse et d'un éclat surprenants ; puis enfin des mondes entiers, avec leurs soleils et leurs planètes, leurs cieux étoilés et leurs voies lactées (3).

(1) Pictet, *op. cit.*, pp. 108-110.

(2) *Ibid.*, p. 116.

(3) *Ibid.*, pp. 98 et suiv.

Mais Franz aussi a son talisman, caché dans une bosse de son crâne : c'est un instrument de musique d'une forme et d'une nature inconnues, dont il tire des sons admirables. Et il se met à en jouer tranquillement, tandis que le Major, à son tour, *ouvrant un de ses sinus frontaux*, en extrait *un chalumeau singulièrement et artistement construit*, et cherche à en promener la *flamme dissolvante* sur le caillou de George.

N'allons pas plus loin. Chalumeau, lyre merveilleuse, diamant translucide, tout cet appareil magique tient une place considérable dans *Une course à Chamounix*, et l'on se perdrait à en vouloir raconter les interventions. Dès maintenant, d'ailleurs, on perçoit la signification et la portée du symbole.

Une première idée domine le récit. Elle fait honneur à la modestie de Pictet. Mis par le hasard en contact avec Liszt et George Sand — (je parle ici des personnages réels) — il avait su deviner en eux des natures géniales. Il ne s'oppose à elles, il ne se fait le jouet de leur puissance créatrice et évocatrice, que pour mieux exalter leur supériorité. Comme épigraphe à sa brochure il aurait pu choisir, en la modifiant un peu, cette phrase de Montesquieu : « Je sentis devant eux le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. » Franz personnifie à ses yeux la Musique, l'idée platonicienne de l'Harmonie universelle, synthèse de tous les accords et de toutes les dissonances individuelles qui remplissent le monde ; il paraît, au début, un peu sacrifié. Pictet soupçonne bien *que ses racines plongent, comme celles de George, dans quelque profondeur incommensurable*. Mais, en fait, plus intimement lié avec le virtuose, et depuis plus longtemps, il avait pu l'étudier à loisir et se figurer qu'il pénétrait les derniers recoins de son caractère. Aussi l'admiration absolue dont témoigne le volume pour le talent et la pensée de Liszt n'est-elle mêlée d'aucune stupéfaction. Le goût de la musique servait entre eux d'élément conciliateur : Pictet balbutiait le langage de son ami ; peut-être en était-ce assez pour qu'il crût le comprendre tout à fait. On s'explique ainsi que la silhouette de Franz soit dessinée par lui avec une assurance un peu simpliste et, disons-le, une observation parfois trop superficielle.

George Sand, au contraire, ne rentrait dans aucun de ses concepts familiers. Ses élans poétiques, ses audaces morales

sa force descriptive, ses gamineries et ses railleries même, tout l'ensemble complexe d'opinions et de sentiments qu'il découvrait en elle avait d'abord choqué et bouleversé ses habitudes d'esprit. Il aurait voulu la définir, et n'y parvenait jamais. De là, entre elle et lui, une instinctive méfiance, et bientôt une lutte déclarée, chacune de ces deux intelligences antithétiques essayant de s'imposer à l'autre et ne réussissant pas à l'absorber tout entière. Cette lutte, bien plutôt que la relation du voyage à Chamonix, est tout le sujet du livre. Le chalumneau du Major, c'est en effet *l'analyse*, la déduction froide et serrée tâchant à saisir dans le filet de ses raisonnements le vol illogique de *l'imagination*. Philosophe et savant, *grave chercheur d'absolu*, comme l'appelle George Sand (1), sans doute embarrassé pour traduire cette antinomie essentielle tout en gardant au récit un tour anecdotique et suffisamment littéraire, le Major a usé d'un vocabulaire abstrait, rehaussé d'images métaphysiques. Mais allégé de ce prétentieux bagage, réduit à son squelette, son conte devient l'amusant commentaire de la théorie des facultés coexistantes et inconciliables, qu'on enseignait jadis dans les écoles.

A son caractère de témoignage authentique servant à éclairer la physionomie *ondoyante et diverse* de George Sand, s'ajoute ainsi le mérite nouveau d'être une œuvre solidement et ingénieusement pensée. C'est la qualité qu'on aperçoit le moins aisément en lui, parce qu'elle s'efface sous l'excès des fictions accumulées. Mais, en insistant un peu, on arrive à dégager du fatras allégorique qui l'encombre sa véritable signification.

Le Major parvient à dérober, par ruse, le talisman de George, et nous raconte quelle révélation soudaine il reçoit de sa possession :

Il sentit en lui-même un immense changement, une admirable et vivifiante rénovation. Jusqu'à ce jour il avait cru comprendre les beautés de la nature ; mais ses impressions passées ne lui semblaient plus que de tristes et pâles brouillards auprès de ce qu'il éprouvait maintenant... Tous les objets lui semblaient éclairés d'une lumière magique qui leur donnait une sorte de transparence et d'idéalité ; au dedans de chaque forme, il voyait et sentait la vie, qui se révélait à lui comme par une intime transfusion (2).

(1) Pictet, *op. cit.*, p. 157.

(2) *Ibid.*, pp. 154-155.

Mais George découvre le larcin, lui reprend la pierre merveilleuse, et pour le punir *d'avoir porté dans les saints mystères de la poésie le regard impuissant d'une audacieuse analyse*, elle le condamne à s'absorber dans la méditation d'un gros traité philosophique de Barchou de Penhoën. Attendrie enfin par son repentir et sa visible souffrance, elle rompt l'enchantement; à l'instant le Major est soulagé d'un poids immense, il revient à la vie, à la juste compréhension des choses réelles, et, détestant alors son crime, « d'un bras vigoureux » il lance au fond d'un précipice le malencontreux bouquin de métaphysique.

La lutte intellectuelle avec George est terminée. Tous deux font la paix, en constatant qu'en dépit de leur opposition, et sous l'apparence d'une indiscrete curiosité réciproque, ils n'ont cherché également « que ce qui rentre de droit dans le fonds commun des intelligences amies du vrai, du bien et du beau (1) ».

Le principe de l'éclectisme, qui fleurissait à l'époque, tient dans ces derniers mots et, grâce à eux, le symbole s'éclaire de lui-même. La conclusion du livre, si c'en est une, est en effet de restituer au sentiment, à l'intuition spontanée, sa valeur propre comme moyen de connaissance objective, au même degré que l'entendement et que la raison pure.

Si vous voulez arriver au vrai, dit ailleurs Pictet, réconciliez-vous avec vos contraires : la lumière blanche ne résulte que de la réunion des rayons colorés du spectre.

— Et il ajoute :

Séparez la philosophie de la poésie et vous n'aurez qu'une trame sans broderie ou qu'une broderie sans trame (2).

Ces réflexions, et bien d'autres semblables, disséminées au cours du récit, lui restituent, ce me semble, toute sa portée philosophique. On y retrouve l'esthéticien nourri des doctrines de Wolff et de son disciple Baumgarten. Considérer dans le monde extérieur les aspects multiples qu'offre la réalité essentielle des choses, les grouper sous le même concept, concilier au nom d'une vérité supérieure, d'une harmonie transcen-

(1) Pictet, *op. cit.*, pp. 164-166.

(2) *Ibid.*, p. 180.

dante, les antinomies phénoménales, relever l'importance de la « gnoséologie inférieure » (1), instaurer pratiquement l'art au niveau de la science et fonder une certitude équivalente sur les résultats différents de leurs enquêtes, telle paraît être l'explication profonde qu'il convient de donner à la « conversion » définitive de Pictet.

— Telle aussi la signification de l'épisode final. A Fribourg, dans l'église Saint-Nicolas, Franz s'assied à l'orgue et improvise *une grande fugue à deux sujets*, qu'écotent dans un *religieux silence* ses compagnons.

Pictet consacre à cette scène quelques pages qui restent les plus belles du livre. George Sand l'a de même racontée dans les *Lettres d'un voyageur*. Et je ne sais s'il faut s'arrêter à la contradiction de détail qui subsiste entre les deux récits, Sand faisant allusion à un *Dies irae* de Mozart, auquel ne correspond pas la description du morceau joué par Liszt d'après Pictet. Il se pourrait en effet que ce dernier ait volontairement altéré les faits, et que, loin d'avoir prêté au musicien *une oreille distraite* au point d'identifier ensuite tout de travers le thème mélodique, George, sans quitter la terre ferme, soit ici, comme dans toute sa Lettre à Herbert, plus digne de foi, et plus simplement précise, que l'imaginatif Major. J'incline, pour ma part, à penser qu'en parlant d'une improvisation où Franz se propose de *résumer les idées, les sentiments, les impressions réveillés par les incidents du voyage*, Pictet, en bon écrivain, se contente de soutenir son procédé initial et de poursuivre son allégorie.

Peu importe, d'ailleurs, la solution exacte de cette question à l'objet qui nous intéresse. Le but de l'auteur était d'illustrer l'accord intervenu entre les points de vue antagonistes des personnages qu'il avait montrés aux prises. Il lui fallait, selon sa méthode, une comparaison concrète. Qu'il l'ait inventée, ou que la réalité de ses souvenirs la lui ait fournie, elle n'en est pas moins remarquable. Son développement, en effet, consacre la moralité philosophique, que j'indiquais tout à l'heure. Franz commence *pianissimo*, par *une série grave de modulations*, continue par un *adagio* d'un caractère

(1) Comme dit Baumgarten (*Æsthetica*, chap. I). Il ne faut pas oublier que le Major Pictet dès 1838 donnait des cours libres d'esthétique à Genève, et que plus tard il enseigna officiellement cette branche de la philosophie à l'Université de sa ville natale.

*grave et sévère*, quand tout à coup surgit sous ses doigts une phrase musicale *souple, rapide et brillante... opposée en apparence au caractère sérieux et solennel de ce début.*

Autant le premier motif était simple dans sa monotone grandeur, autant ce nouveau thème se montrait varié, chatoyant, propre à la transformation et au renversement. Autant l'un obéissait dans ses développements aux lois rigoureuses de l'harmonie, autant l'autre se mouvait capricieusement au milieu des combinaisons les plus inattendues et des effets les plus surprenants (1).

Aussitôt, entre ces deux éléments mélodiques, qui figurent exactement la divergence de Sand et de Pictet, ou pour mieux dire du poète et du savant, du rêveur capricieux et du penseur, un combat s'engage. Il en jaillit sur l'orgue « des voix lamentables, des cris de douleur et les plus bizarres dissonances » jusqu'au moment où le premier motif, « maintenant son ascendant », force son adversaire à revenir « au ton fondamental ». — Alors continue le narrateur :

Peu à peu l'harmonie troublée se rétablit, et par des rapprochements mutuels, amenés avec un art infini, les deux thèmes se fondirent en un seul, expression complète de grandeur et de richesse, de pensée et de passion, de puissance et de grâce.

Et comme si l'image n'était pas encore assez explicite, Franz, dont le rôle génial se dégage ici en pleine lumière, — et qui déjà se révèle, dans le volume de Pictet, « si grand qu'il faudrait le peindre, comme les saints du moyen âge, une tête au-dessus de la foule (2) » — Franz proclame :

N'oublions jamais que l'art et la science, la poésie et la pensée, le beau et le vrai, sont les deux archanges qui étendent leurs ailes d'or sur l'arche de l'alliance, dans le temple de l'humanité.

Cette phrase, un peu trop métaphorique, résume la pensée directrice qui a inspiré à Pictet ce singulier petit livre : elle se passe de commentaire. Que la définition du Major soit discutable, que ses idées philosophiques ne soient ni très claires, ni même très neuves, c'est une autre affaire : j'ai cherché seulement, en examinant sous cet aspect *Une course à Chamounix*, à indiquer que, sous son apparente et multiple fantai-

(1) Pictet, *op. cit.*, p. 188-193.

(2) J'emprunte cette phrase au récent article de M. A. Hevesy, dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1911.

sie, l'œuvre dissimulait un fonds solide, une portée peut-être insoupçonnée.

## §

Mais que de choses ne contient-elle pas? Nous voilà bien loin des circonstances qui l'encadrent, des salons parisiens où se noua l'intrigue amoureuse de Liszt et de M<sup>me</sup> d'Agoult, du scandale provoqué par la fuite de la comtesse, de son amitié avec l'auteur de *Lélia*, et de Genève, et des fusées à la Congrève. Tout cela, pourtant, demeure intimement lié à son existence.

On pourrait encore y noter l'indication des principales théories sociales de George Sand (1). Tout dernièrement, dans la *Revue Alpine* (2), M. Jean Escarra en a fait le point de départ d'une remarquable étude sur le sentiment de la nature chez Liszt, Pictet et George Sand, et a expliqué, avec une parfaite compétence musicale, comment le séjour du maître en Suisse se rattache à ses premières compositions lyriques, quelle influence a exercée sur lui le spectacle des paysages alpestres. Document biographique, élément d'analyse psychologique, ébauche d'exposé dogmatique ou critique, elle est un peu tout cela en même temps, cette curieuse brochure, multiforme et changeante comme son principal personnage (3).

Pictet la publia en 1838, deux ans après le voyage à Chamounix : bien des événements étaient survenus dans l'intervalle, modifiant à jamais les rapports de ceux qu'il avait un moment réunis.

La bonne harmonie s'était vite altérée entre George Sand et la comtesse d'Agoult. Après un été passé à Nohant (4), elles s'étaient quittées en juillet 1837, et leurs adieux semblaient n'avoir trahi aucun ralentissement d'affection. Elles continuaient de s'écrire, sur le même ton qu'autrefois. Mais déjà la rupture

(1) Cf. Pictet, *op. cit.*, pp. 145 à 149.

(2) Numéro 10, du 1<sup>er</sup> octobre 1911.

(3) On peut même envisager *Une course à Chamounix* comme apportant une contribution inattendue à l'étude du caractère genevois en général, tel que M. Gaspard Vallette l'a décrit récemment à propos de Jean-Jacques Rousseau. L'auteur, genevois lui-même, affirme que ses compatriotes, d'esprit réaliste, positif, logique, montrent peu d'aptitude pour comprendre la poésie, le romanesque, les grandes envolées lyriques, et appréhendent volontiers les caprices de l'imagination. C'est précisément ce que nous retrouvons dans le caractère du major Pictet et dans ses discussions avec George Sand.

(4) Sur ce séjour à Nohant, voir ce que Liszt en raconte à Pictet dans la 3<sup>e</sup> Lettre d'un bachelier ès-musique, *Gazette musicale*, 1838, n° 6.

définitive apparaissait inévitable. Trop de froissements l'avaient préparée pour qu'il soit besoin d'en attribuer l'origine à une jalousie injustifiée. Leurs cœurs étaient plus dissemblables au fond que leurs visages. Dès qu'elles s'étaient vues avec des yeux non prévenus, elles avaient compris que l'ancienne intimité devenait impossible. Trop loyales l'une et l'autre envers leurs propres sentiments pour se contenter d'une banale indifférence, elles espacèrent peu à peu les relations, et sans récriminations violentes, sans amertume, sans effort non plus pour les renouveler, elles assistèrent résignées, à la lente agonie de leur amitié. Bientôt il n'en resterait plus que le mot navrant de Daniel Stern, dans la dédicace de *Julien* : « Nous avions voulu nous aimer (1) »...

La séparation des deux femmes mit fin du même coup aux rapports de Liszt avec George Sand. Ils échangèrent encore, par la suite, des lettres cordiales, et l'estime réciproque où ils tenaient leur talent n'en fut en rien diminuée. Mais après 1837, le musicien ne revit jamais celle que la médisance de Henri Heine soupçonna plus tard d'avoir été pour lui beaucoup plus qu'une camarade. Il avait eu le temps de lui présenter Chopin ; on sait ce qu'il advint de cette rencontre. Elle allait y trouver une diversion, et aussi, avec une passion nouvelle, le retour des souffrances et des soucis qui, depuis le procès de Bourges, semblaient l'avoir abandonnée.

De leur côté, Liszt et M<sup>me</sup> d'Agoult s'étaient rendus à Bellagio, pour y attendre la naissance d'un enfant. En février 1838, la comtesse mit au monde une fille (2) ; mais cette maternité, au lieu de rajeunir la tendresse des deux amants, contribua insensiblement à l'affaiblir. Leur amour, fondé sur le mépris des devoirs du monde, chancela du jour où il se compliqua d'un devoir social. Les faibles ressources pécuniaires de Liszt (3) imposaient à la comtesse une existence modeste que le souvenir de son ancien luxe lui rendait de plus en plus pénible, à présent qu'était tombé l'enthousiasme du sacrifice accompli. Elle avait trop d'orgueil pour renoncer longtemps à être elle-même, trop d'indépendance aussi pour se vouer tout entière au culte du *grand homme* qu'elle avait choisi. A force de jouer les

(1) Publié à la suite de *Nélida*, Paris, Lévy, 1866 (2<sup>e</sup> édition).

(2) Cosima, qui devint M<sup>me</sup> Richard Wagner.

(3) Cf. *Liszt's Briefe*, I, p. 15.

Béatrix, on oublie l'abnégation de son rôle, et l'on risque surtout d'importuner Dante (1). Pour faire face à ses obligations et nourrir la famille qu'il s'était ainsi donnée, le musicien venait de reprendre à travers l'Europe ses tournées triomphales : d'étape en étape, il échappait davantage à l'influence de celle « qui avait tout quitté pour la gloire d'être son inspiratrice et surtout peut être pour l'honneur de s'en vanter (2). »

Chez les femmes les plus hautement douées, dira M<sup>me</sup> d'Agoult, le cœur, dans ses élans rapides, dépasse de si loin la pensée qu'à lui seul il agite, soumet, bouleverse et entraîne au hasard la première moitié de l'existence. La pensée, plus lente en sa marche, grandit, d'abord inaperçue au sein des orages; mais peu à peu elle s'élève au-dessus d'eux, les connaît, les juge, les condamne ou les absout (3).

Pour elle-même, comme pour sa *Nélida*, la tempête s'apaisait par degrés, et déjà, préparant son excuse, elle entrevoyait dans les égarements passés le moyen d'étayer sa régénération morale et sa réputation littéraire (4).

Quant au Major, après cette brève initiation au culte de la poésie et du romanesque, il s'était aussitôt replongé dans ses chères études. Son livre terminé, il en adressa un exemplaire à chacun de ses amis. Nous n'avons pas la réponse de Madame d'Agoult à cet envoi. George Sand, touchée d'avoir été « jugée avec tant de sagesse et louée avec tant de charme », combla d'éloges « ce petit chef-d'œuvre (5) ». M. Jean Escarra vient de publier une curieuse lettre inédite où Liszt remercie Pictet et propose « sa toute minime influence pour le faire mousser dans quelques journaux (6) ».

(1) Sous les traits de Guermann Regaier, dans *Nélida*, elle s'est plus tard efforcée de rabaisser le personnage de Liszt. Voir, en particulier, pp. 129-130. De même, dans ses *Esquisses morales*, elle a cette réflexion singulièrement cruelle et qui trahit tout son orgueil : « Notre siècle abonde en Lisettes, en Marions. J'y vois quelques Laïs. Béatrix, m'assure-t-on, l'a traversé. Apparemment elle n'aura pas rencontré Dante » (p. 70). Louis de Ronchaud rapporte ce joli mot de Liszt, répliquant à M<sup>me</sup> d'Agoult : « Ce sont les Dantes qui font les Béatrix; et les vraies meurent à dix-huit ans. »

(2) Chantavoine, *op. cit.*

(3) Daniel Stern, *Nélida* (Paris, 1866), p. 263.

(4) « La noblesse de cœur, dont tu dis très justement que *Nélida* a manqué... » écrit Liszt. (*Briefve*, III, p. 16.)

(5) Cf. *Correspondance de George Sand* (Paris, Lévy, 1882), t. III, pp. 104-108.

(6) Fragment de la lettre de Liszt publiée par M. Jean Escarra : « ... A propos du voyage à Chamounix, ne m'aviez-vous demandé d'user de ma toute minime influence pour le faire mousser dans quelques journaux ? Dites-moi ce qui s'est fait à cet égard depuis que je n'ai reçu de vos nouvelles afin qu'il n'y ait pas dou-

Mais ce qu'il n'exprime pas, ni davantage George Sand, ce que n'avoua jamais Daniel Stern, c'est l'émotion que dut leur causer à tous les trois la lecture du volume. A une époque où ils se sentaient déjà si différents de ce qu'ils avaient été, où ils voyaient leurs destinées, d'abord rapprochées et confondues, se poursuivre dans des directions nouvelles et de plus en plus divergentes, *Une Course à Chamounix* venait fixer pour eux le souvenir d'un instant unique, d'un bonheur qu'en toute sincérité de conscience aucun d'eux ne pouvait espérer revivre. Et j'imagine que la « fantaisie » du bon Major, si quelquefois par la suite elle les fit sourire avec indulgence, éveilla plus souvent encore, dans l'âme de George Sand, de Liszt et de M<sup>me</sup> d'Agoult, la douloureuse mélancolie des beaux jours disparus.

RENÉ DESCHARMES.

ble emploi. Je me ferai un vrai plaisir d'écrire à : Ernest Legouvé, Fortoul, Coste (gérant du *Temps*), Viardot, Guérault. — Je ne puis vous dire au juste dans quels journaux ces messieurs travaillent actuellement, mais je suis convaincu qu'ils y mettront de la bône (sic) volonté et que vous n'aurez pas à vous en plaindre. Il faudrait seulement qu'on leur envoie un exemplaire de l'ouvrage afin qu'ils puissent en rendre compte. Si j'étais à Paris, ce serait vite fait. Ainsi il y aura peut-être du retard, mais au fond cela importe peu. Dites-moi donc définitivement si vous désirez que je leur écrive, ou bien si vous aimez mieux leur adresser deux lignes directement, que j'apostillerai de mon mieux. Dans le premier cas, vous n'avez qu'à faire remettre cinq exemplaires du *Voyage à Chamounix* chez ma mère, rue de Provence, 43. » — (*Revue Alpine*, 1<sup>er</sup> octobre 1911.)